

La revue de l'atelier

#12
DÉCEMBRE 2018

GRANDIR AU 115



QU'EST-CE QUE L'ATELIER?

Afin de remplir au mieux sa mission de veille, d'accueil et d'orientation, le Samusocial de Paris a ouvert un espace d'échanges et de réflexion : l'atelier du Samusocial de Paris. Au rythme de rencontres thématiques trimestrielles, l'atelier propose aux différents acteurs de la lutte contre la grande exclusion de réfléchir sur les pratiques et représentations, savoirs et savoir-faire. La revue de l'atelier offre une trace écrite et un prolongement de ces rencontres.

SOMMAIRE

DOSSIER

ADOLESCENTS À L'HÔTEL	04
REPÉRER LES DIFFICULTÉS À L'ÉCOLE	07
HORS L'HÔTEL	10
L'AIDE ÉDUCATIVE À DOMICILE	12

TÉMOIGNAGES	16
-------------	----

REMERCIEMENTS

Nous remercions Rozenn Biardeau, Laureline Delom, Odile Macchi, Marie Maire, pour leur participation à la rencontre de l'Atelier qui s'est tenue le 25 septembre 2018. Merci à Martial Lucenet et Agnès Bailly du CAPP de la rue Cavée, à Ayoub, Betty, Mansour, Ibrahim et Téona pour leurs témoignages.

GRANDIR AU 115 : LE QUOTIDIEN DIFFICILE DES FAMILLES

Si l'arrivée en hébergement d'urgence ou, pour la plupart, à l'hôtel représente le plus souvent une issue à un épisode de grande précarité (nuits dans la rue, hébergement de fortune ou chez un tiers ...), ces hébergements demeurent inadaptés sur le long terme à la vie en famille et au développement des enfants.

Pourtant, du fait des difficultés d'accès au logement, particulièrement en Ile-de-France, et de délais administratifs trop longs pour l'accès aux droits, les durées de séjour des enfants et leur famille s'étalent sur plusieurs années. Près d'une famille sur deux vit ainsi depuis plus de 2 ans à l'hôtel en Ile-de-France.

Exiguïté des chambres, nombreuses interdictions, absence d'espace d'intimité pour les enfants comme pour les parents, quasi impossibilité de recevoir des visites, difficultés pour préparer les repas, les contraintes liées à ces hébergements sont nombreuses et constituent autant de freins à la construction et à l'épanouissement des enfants.



ADOLESC



Sociologue à l'Observatoire du Samusocial de Paris, ODILE MACCHI a réalisé une enquête qualitative auprès d'une quarantaine d'adolescents et de jeunes adultes ayant été hébergés à l'hôtel avec leur famille. Objectif : mieux connaître leur existence quotidienne.

UN NOMADISME MIGRATOIRE ET RÉSIDENTIEL

Presque tous les adolescents rencontrés dans le cadre de l'enquête ont un parcours migratoire avant leur arrivée à l'hôtel : l'hôtel est le plus souvent appréhendé comme point de chute à l'arrivée en France. Mais il peut être aussi perçu comme une solution consécutive à une situation de précarité résidentielle : rue, bidonville, ou hébergement chez des tiers. La vie à l'hôtel est le plus souvent vécue elle-même comme une expérience de nomadisme, marquée par une période d'errance en Île-

de-France en début de parcours, avec des allers-retours de banlieue à banlieue.

Les adolescents ont de ce fait du mal à se raconter à travers des repères spatio-temporels précis. On observe également qu'ils ont souvent du mal à se souvenir des hôtels où ils ont vécu. Ignorants des raisons qui les ont poussés à changer de lieu, soumis à de brusques séparations, ils sont marqués par un sentiment d'impuissance, une difficulté à s'ancrer et à connaître leur histoire.

LES LIEUX DU QUOTIDIEN

La moitié des hôtels concernés par l'enquête se trouvent dans des zones d'activités environnées de stations-service, de fabricants de pneus, de bureaux et de nœuds routiers : une forme de déserts qui offre peu de lieux de repli pour les adolescents en dehors de l'hôtel. Ces derniers évoquent néanmoins parfois, notamment pour ceux hébergés dans des hôtels moins périphériques, des parcs où jouer au ballon et où sortir avec la fratrie, ainsi que des médiathèques. Même lorsqu'ils sont éloignés, les équipements publics,

SCENTS À L'HÔTEL



Pris entre les stratégies de débrouille familiale et les règlements hôteliers, les adolescents ressentent un profond sentiment d'injustice.»

y compris culturels, offrent un espace de vie précieux.

TROUVER SA PLACE DANS UN ESPACE CONFINÉ ET RÉGULÉ

Saturée de limitations et de contraintes, la vie à l'hôtel est souvent rapprochée de la vie carcérale. A l'âge de l'adolescence où les règles ont besoin d'être mises à distance, éprouvées et transgressées, une vie aussi régulée s'avère problématique. La première grosse contrainte est celle des repas. Beaucoup d'hôtels n'ont pas de cuisine dans la chambre, mais seulement une cuisine collective. Faire le repas implique alors une logistique complexe, et les adolescents sont souvent sollicités par

leurs parents pour garder les plus jeunes enfants dans la chambre pendant le temps de préparation.

Pris entre les stratégies de débrouille familiale et les règlements hôteliers, les adolescents ressentent un profond sentiment d'injustice, particulièrement lorsqu'en changeant d'hôtels ils constatent que les règlements et les équipements ne sont pas partout identiques. Ces règles sont d'autant plus difficiles à accepter qu'elles régulent un espace de vie qu'ils n'ont pas le droit de singulariser comme ils le voudraient. Il est interdit de décorer la chambre, d'introduire sa propre borne

wifi, de réparer une télévision défectueuse.... Les adolescents interrogés décrivent et classent les hôtels en fonction de leur degré d'interdiction et de la souplesse des gérants.

L'impossibilité de recevoir chez soi est également une entrave douloureuse. Si l'hospitalité est la possibilité de recevoir des gens chez soi, comme la définit Paul Ricœur, cet interdit met à mal le sentiment d'être chez soi. Presque tous les adolescents considèrent dès lors la vie à l'hôtel comme une tare honteuse à cacher à tout prix aux camarades de classe.

S'ils évoquent assez peu les problèmes

matériels posés par la vie à l'hôtel, ils se focalisent en revanche sur le sujet de la promiscuité et de la coprésence sans répit. Confinés dans une chambre à tout faire, impossible à privatiser, les enfants baignent en permanence dans les problèmes familiaux, administratifs, professionnels, économiques, entendent tout ce qui se dit, et peinent à s'extraire mentalement.

Constamment soumis au regard de l'autre, les adolescents souffrent non pas tant de l'impossibilité de faire des choses interdites que d'être toujours en présence des uns et des autres sans espace à soi. Dans l'espace étroit de la chambre, chaque objet est multifonction, et personne n'a la place de se déployer. Soumis en permanence au regard des parents, les adolescents ont peu de marge de manœuvre pour ruser, notamment les filles qui sont davantage surveillées et plus souvent à la «maison» que les garçons. Beaucoup ont le sentiment que leurs parents sont plus sévères qu'ils ne le seraient dans un appartement, car le désordre confine rapidement au chaos.

La première chose que font les adolescents en se retrouvant seuls dans la chambre est d'ailleurs de s'étaler, et de prendre le luxe de laisser traîner quelques affaires.



ENFAMS : UNE ENQUÊTE RICHE D'ENSEIGNEMENTS SUR LES FAMILLES SANS LOGEMENT

Plus de 80% de familles sous le seuil de pauvreté, près de 8 familles sur 10 et 2 enfants sur 3 en insécurité alimentaire, 29% de mères souffrant de dépression, une prévalence de l'obésité bien supérieure à la population générale... : les résultats de l'étude ENFAMS (Enfants et Familles sans logement en Ile-de-France) menée en 2014 par l'Observa-

toire du Samusocial de Paris rappellent que l'hébergement à l'hôtel ne constitue pas une solution pour les familles. Si la dénonciation de l'hôtel comme solution inadaptée pour l'hébergement des familles n'est pas nouvelle, les résultats de cette enquête ont cependant permis d'y adjoindre un constat scientifique.

> Retrouvez l'enquête en ligne sur le site du Samusocial de Paris

REPÉRER LES DIFFICULTÉS À L'ÉCOLE



**MARIE MAIRE,
PSYCHOLOGUE
SCOLAIRE**

Marie Maire est psychologue scolaire à l'Éducation Nationale. Elle partage son temps entre trois écoles du quartier de la Chapelle, classé Réseau d'Éducation Prioritaire (REP+).

LES MISSIONS DU PSYCHOLOGUE SCOLAIRE

Peu connu du public, le psychologue scolaire est pourtant présent dans les écoles depuis 1945. Il a pour mission de dépister les élèves dits inadaptés, pour les repérer et les orienter vers d'éventuelles structures spécialisées. Le nombre et les missions des psychologues scolaires ont connu de nombreuses évolutions avant de se stabiliser. Depuis une trentaine d'années, ses missions tournent autour de trois axes principaux : orienter, prendre soin du bien-être psychologique et de la socialisation des enfants.

Dans le quartier de la Chapelle classé REP+, la psychologue scolaire intervient sur trois ou quatre écoles, au lieu de la douzaine d'écoles habituelle dans les autres quartiers. De très nombreuses familles ont en effet d'importantes difficultés sociales et économiques. Une grosse majorité d'entre elles sont des familles migrantes, monoparentales, et une partie vit en hébergement collectif ou à l'hôtel, à proximité de l'école ou en petite couronne. L'aide psychologique permet de faire des bilans réguliers sur les difficultés de certains enfants, d'aider les enseignants à élaborer un projet pédagogique adapté aux enfants en difficulté, et fait office de

tiers dans la relation école/famille, famille/enfant ou école/enfant.

L'enfant est amené à rencontrer le psychologue lorsqu'il présente des difficultés scolaires particulières, ou lorsqu'il exprime un mal-être en classe. Un espace de parole peut alors lui être proposé, avant de l'orienter vers un suivi plus long.

L'ENFANT À L'ÉCOLE

Il y a des enfants qui vont très bien, auxquels l'école offre une opportunité de résilience dont ils s'emparent avec force, mais l'hébergement à l'hôtel ou en structure collective pose un certain nombre de difficultés. Les trajets longs lorsque l'hé-



bergement est lointain et la promiscuité qui engendre un manque de sommeil viennent s'associer à des problèmes liés à la précarité : problèmes dentaires ou ophtalmologiques qui mettent à mal les capacités de concentration, difficultés émotionnelles, problèmes de comportement, d'attention ou de concentration, le tout entraînant des difficultés d'apprentissage.

LES OUTILS D'ACCOMPAGNEMENT MIS EN PLACE PAR L'ÉCOLE

La chance des écoles parisiennes est de pouvoir proposer des médecins et des assistantes sociales au sein des écoles, même si ces professionnels se voient répartis sur plusieurs établissements. La présence d'assistantes sociales permet de mettre en place des suivis sociaux, de faire du lien entre les différents partenaires sociaux, d'aider les familles financièrement pour les tarifs de cantine, de mettre en place des activités et des vacances, des aides éducatives. L'assistante sociale est également amenée à faire des visites à

domicile, en logement ou en hébergement. Pour certaines familles, l'école est ainsi le seul point d'ancrage et d'accroche avec un suivi.

Récemment, l'assistante sociale de l'école a par exemple joué un rôle crucial pour une famille hébergée dans plusieurs hôtels successifs, puis en auberge de jeunesse jusqu'à ce que celle-ci mette fin à l'hébergement. Terrifiée à l'idée de perdre ses enfants, la mère est partie en Allemagne. L'assistante sociale de l'école s'est alors mise en lien avec le Centre médico-psychologique où la famille était suivie, et a pu apaiser les inquiétudes du secteur. Elle a appelé la mère pour la convaincre de revenir, l'assistante sociale de secteur a trouvé un nouvel hôtel, puis la mère a retrouvé un logement et un travail. Bien connaître les parents a permis à l'assistante sociale d'éviter le placement des enfants.

Dans les classes, les enseignants peuvent prendre en compte les difficultés indivi-

duelles des enfants. Des ateliers philo, par exemple, abordent de grands thèmes qui permettent aux enfants de mieux vivre ensemble, des ateliers stimulent l'empathie et apprennent aux enfants à mieux comprendre et réagir aux émotions des autres, des espaces de parole libre sont également mis en place à la maternelle ; ils permettent pendant quelques minutes aux enfants de dire ce qu'ils veulent avant de commencer la classe. Le café des parents permet également de débattre de certains sujets, d'échanger avec des professionnels, dans un climat serein qui autorise les parents à venir à l'école. Il est en effet parfois difficile pour les familles monoparentales d'investir l'école : pour certaines mères, la norme des parents en couple renvoyée par l'école peut être violente. Certaines sont également analphabètes, ou en rupture de soins, autant de freins à la relation avec l'école. Certaines écoles proposent des cours d'alphabétisation pour les parents, ou des repas où chacun est invité à préparer une spéciali-

té, qui permettent à certaines familles de s'impliquer dans la vie de l'école.

Dans les RASED (Réseaux d'aides spécialisées aux élèves en difficulté), un «maître E» propose également une aide pédagogique aux modalités ludiques pour les enfants en difficulté d'apprentissage ; un «maître G» propose une aide relationnelle pour les enfants qui ont du mal à être avec les autres, des jeux éducatifs en individuel ou en petit groupe.

UNE AMÉLIORATION PALPABLE

Il est souvent difficile de distinguer la part des difficultés liées à l'hébergement d'urgence dans l'ensemble des difficultés que rencontrent les familles. Il est certain que l'hébergement hôtelier est un soulagement pour les familles, évidemment préférable à la rue ou à un hébergement chez un tiers. Après dix ans de travail dans cette circonscription, j'ai par ailleurs noté une évolution positive de la qualité de l'hébergement hôtelier. Il y a dix ans, les enfants évoquaient souvent leurs peurs, leurs cauchemars, leur sentiment d'insécurité face aux relations tendues entre leur mère et le gérant de l'hôtel, des bagarres, les rats et autres nuisibles. Ils racontaient souvent que des individus pénétraient dans la chambre à des heures insolites au beau milieu de la nuit. Aujourd'hui, il semble que la qualité des hébergements se soit améliorée et que les enfants bougent moins souvent, ce qui leur permet d'investir leur lieu d'habitation et l'école.



MARTIAL LUCENET,
directeur du CAPP
AGNÈS BAILLY,
psychologue

CAPP

CENTRE D'ADAPTATION PSYCHO-PÉDAGOGIQUE

Nés après-guerre, d'orientation analytique, les CAPP sont une compétence facultative du Département de Paris. Rattachés à la DASES, ils sont une dizaine, et comptent dans leurs équipes des psychologues cliniciens, des pédopsychiatres, des psychomotriciens, des travailleurs sociaux.

Agés entre 3 et 18 ans, la plupart des enfants suivis

au CAPP sont des enfants scolarisés dans les établissements scolaires parisiens et orientés par l'école. La durée moyenne de prise en charge est de 17-18 mois, à raison d'une à deux visites par semaine.

Leur objectif principal est d'apaiser les familles, de diminuer leurs craintes, leurs réticences à l'égard de l'institution de soin, puis d'analyser les difficultés rencontrées par l'enfant,

pour l'orienter vers un psychologue. Le CAPP ne réalise aucune prescription médicamenteuse.

Le CAPP de la rue Cavée dans le 18ème arrondissement

Ce CAPP suit environ 250 enfants, dont une quarantaine vit en logement précaire, et une quinzaine en hôtel social. En dépit de leurs déménagements, les familles gardent souvent

l'attache avec le CAPP comme avec l'école.
« Quand on est confronté à des familles qui vivent à l'hôtel, nous en constatons immédiatement l'impact, car ce sont souvent des enfants très fatigués, avec des comportements scolaires inadaptés, des enfants peu réceptifs, qui font face à des liens émiétés, et peinent à se construire autour d'un foyer. Souvent les enfants agités ont des parents dépressifs, car l'agitation surgit comme un rappel à la vie. La vie à l'hôtel a également un impact somatique et nutritionnel. Nous avons eu des familles qui traversaient tout Paris pour aller se faire à manger chez des connaissances, déployant une énergie et une volonté prodigieuses pour maintenir une organisation familiale et une fonction maternelle. La vie à l'hôtel donne également à penser d'autres modèles de vie, et une grande capacité de résilience des enfants dans leur vitalité communautaire », explique Martial Lucenet, directeur du CAPP.

« Les enfants que je sais être à l'hôtel n'en parlent jamais » poursuit Agnès Bailly, psychologue. « Ils en ressentent une certaine honte. Ils ont besoin

d'oublier qu'ils vivent à l'hôtel, et je l'oublie aussi. De fait il y a bien d'autres problèmes prioritaires : les pathologies lourdes des parents, leurs conflits conjugaux parfois violents, des passés migratoires traumatiques. Les parents ont beaucoup de difficulté à parler des souffrances qu'ils ont vécues dans leur pays, et ce trou dans l'histoire familiale ressurgit en symptôme chez les enfants ».



HORS L'HÔTEL

Rozenn Biardeau et Laureline Delom ont mené en 2017 des ateliers avec des enfants hébergés à l'hôtel dans le cadre du programme *Mieux Vivre à l'Hôtel* du Samusocial de Paris. Elle nous font part de leur expérience.





ROZENN BIARDEAU,
comédienne et metteur en scène

J'AI ANIMÉ UN ATELIER d'une semaine destiné à une centaine d'enfants hébergés dans trois hôtels du 11^{ème} arrondissement de Paris, à la Maison des pratiques artistiques amateurs, sur demande du Samusocial de Paris.

Nous avons travaillé à partir d'un livre pour enfant intitulé « Alors on a déménagé » : c'est l'histoire d'une famille qui déménage à chaque page, dans un endroit de plus en plus fou, comme « la boîte à violon de ma tante » ou « le chapeau de mon oncle ».

A partir ce livre, j'ai voulu fabriquer des temps théâtraux et des temps de travail, tout en déconstruisant les contraintes. Sortir de l'habitude et du quotidien, c'est idéal pour libérer des choses. Et j'ai été régulièrement surprise !

Le premier jour, nous étions dans une jolie salle avec une scène et un gradin, mais elle était trop petite. Les enfants voulaient monter et descendre des gradins. Je leur ai donc proposé un exercice pour les faire monter le plus vite possible. Tout était envisageable, on était totalement libre.

ENSEMBLE, on a fait beaucoup d'exercices de théâtre sur les émotions ou les images arrêtées. On a travaillé par petits groupes dans une ambiance bordélique. Ils adoraient ouvrir et fermer les portes sans autorisation !

Pendant qu'ils s'amusaient, j'en ai profité pour faire un travail individuel sur des

choses intimes, en passant par l'imaginaire et le jeu. Quand on demande à quelqu'un : « De quoi tu as besoin ? », il répondra sûrement : « Rien ». Si on lui demande : « De quoi tu rêves ? », ce sera plus simple. Si en plus, dans une relation intime, on lui demande : « Si tu avais un endroit rien qu'à toi, il serait comment ? », ça donne beaucoup d'ouvertures ! C'est donc la question que je leur ai posée. Les enfants pouvaient me raconter leur endroit rien qu'à eux, le dessiner ou le faire en marchant. Le but, c'était de leur faire dire un maximum de secrets.

Je leur ai ensuite demandé de faire des choses, de créer un objet artistique. Qu'avaient-ils envie de montrer d'eux ? Ils savaient faire plein de choses avec leur corps : la roue, l'équilibre, des pyramides humaines.

En écoutant la sociologue Odile Macchi, qui parlait de la frustration qu'ont les enfants de ne pas pouvoir décorer leur chambre, cela a fait écho à ce que j'ai senti : j'avais acheté du matériel, dont de la pâte à fixe. Tout était mis à leur disposition. Le premier jour, je me suis retournée pour accrocher quelque chose; la pâte à fixe avait disparu. J'ai pensé l'avoir oublié, j'en ai racheté. Le lendemain, j'ai vu qu'un enfant en avait. C'était génial pour eux : ils collent et décollent, ça ne laisse pas de trace.

AU COURS DE L'ATELIER, les ados ont aussi souvent parlé du sentiment d'injustice, entre la colère, la plainte et la volonté de

se victimiser face au gardien de l'hôtel, qui endosse le rôle du méchant. Ils voulaient témoigner de la difficulté de la vie commune et du voisinage, où la règle est omniprésente.

J'ai remarqué que dès lors qu'on impose une règle, ils y opposent une résistance terrible. Mais ils peuvent aussi l'intégrer rapidement ! Une plasticienne est intervenue dans l'atelier. Ils se sont mis en rang d'oignon derrière moi pour récupérer leur papier. Ils étaient ravis : ils détestent la contrainte sauf si on leur laisse la possibilité d'emprunter la porte dérobée, le chemin qu'ils veulent, avant de se remettre dans le rang ; ils adorent ça.

Au quotidien, ces enfants sont soumis à beaucoup de règles. On doit leur apprendre à les contourner pour qu'ils créent des espaces de liberté.

J'ai enfin travaillé sur des rituels : à la fin de chaque demi-journée de travail, j'ai instauré un temps d'échanges, le bien nommé « Ici et maintenant ». On parlait une et une seule fois d'une chose marquante, afin de les inciter à vivre le moment présent, être acteur et à l'écoute d'eux-mêmes.

Autre rituel qui a bien fonctionné, la séance de relaxation en fin de journée. L'idée, c'était de leur donner la possibilité d'ouvrir un espace rien qu'à soi, un refuge. Cela peut être utile quand on sait qu'ils habitent dans un endroit avec du monde, où ils ne peuvent pas fermer la porte pour se retrouver seuls. Ils devaient comprendre qu'ils avaient ça en eux et qu'ils pouvaient se mettre à leur rythme, sans forcément subir celui des autres.

LAURELINE DELOM, réalisatrice et monteuse

Dans le cadre du programme « Mieux Vivre à l'Hôtel » mené par le Samusocial de Paris, j'ai animé en 2016 un atelier de cinéma dans deux hôtels, dont un situé à Malakoff. Durant environ 4 mois, je m'y suis rendue chaque samedi pour y retrouver 15 enfants âgés de 8 à 12 ans, hébergés dans trois hôtels voisins.

L'objectif de cet atelier était de leur transmettre tous les outils du cinéma : apprendre à filmer, à tenir une perche, à prendre le son, à imaginer un décor et à écrire un film. Les enfants voulaient créer une chaîne YouTube en filmant le quotidien de l'hôtel.

Le problème, c'est que l'établissement n'accueillait pas seulement des personnes orientées par le 115. L'hôtelier ne voulait donc pas qu'on circule avec une caméra dans les couloirs. On était dans une salle de restauration de 10 m². On a tapissé l'un des murs d'un grand rideau noir pour faire une scène de théâtre. Les enfants ont ramené des objets à eux, et se sont réapproprié le lieu. Au final, ils ont réussi à créer ensemble quelque chose dans la contrainte.

Les enfants ont décoré le mur comme une réception d'hôtel. Ils ont joué différents rôles : le réceptionniste, le client ou

la femme de ménage, en proposant des scènes d'improvisation basées sur le mime. Ils parodiaient en fait des scènes d'adultes, ce qui était parfois très drôle.

Les clients faisaient par exemple des demandes folles, du type : « Je dois loger mes 30 enfants ». L'hôtelier élaborait alors un calcul savant pour trouver une solution. On jouait sur l'imaginaire et l'absurde. Puis on écrivait et on affinait les dialogues.

Les enfants étaient aussi très en colère de ne pas pouvoir sortir et filmer ce qu'ils voulaient. Ils ont donc écrit un nouveau règlement de l'hôtel.

En voici des extraits :

« Toutes les semaines, c'est la chambre 23 qui nettoie la cuisine ».

« Ne pas dormir dans le frigo, ne pas s'endormir sur les plaques de cuisson, ne plus mettre de vase dans le micro-ondes ».

Cette pièce est devenue un refuge qu'ils ont domestiqué et ont transformé en décor de cinéma. Ils ont contourné la contrainte et se sont montrés très créatifs.

UN ENDROIT RIEN QU'À MOI / Petite sélection de ce que les enfants ont évoqué :

« Je fais tout ce que je veux parce que c'est mon endroit rien qu'à moi ».

« Il y aurait des plantes vertes, des papillons dessinés sur les murs et des chaises pour ma famille et moi ».

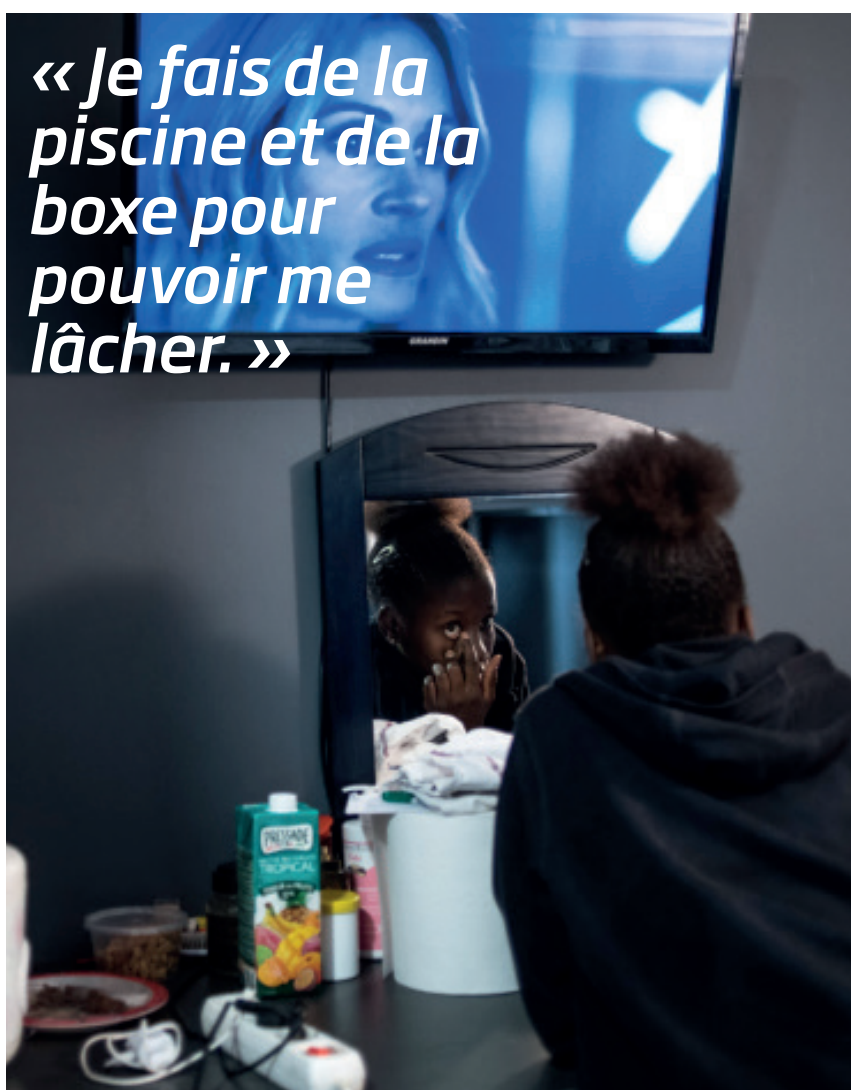
« Il y a un toit avec une cheminée, des fenêtres et une porte. Et de l'herbe ».

« Mon endroit, il est magnifique. Il y a des roses et un petit cirque. Je fais passer des tigres dans des cerceaux, et je jongle ».

« Derrière le canapé, il y a une petite porte. Je descends par un toboggan dans une cave rien qu'à moi, avec tout ce que j'ai eu et tout ce que mon père m'a donné. Ce sont des souvenirs que je peux contempler quand je veux. Et quand je les regarde, l'image de mon père me vient ».

L'AIDE ÉDUCATIVE À DOMICILE

Betty, 13 ans, vit dans un hôtel du 11^{ème} arrondissement de Paris avec sa mère et sa petite sœur de deux ans. Depuis 3 ans, elle voit régulièrement une assistante sociale de l'association Olga Spitzer. Pour déjeuner, faire le point dans son bureau, aller à la piscine, discuter autour d'un livre, participer à des activités collectives, autant d'outils à disposition pour bâtir une relation de confiance, permettre à Betty de s'émanciper en dehors de la chambre d'hôtel de 15m² qu'elle partage avec sa mère et sa petite sœur. Cette relation dynamique et stimulante s'est construite sur la base d'une mesure d'Aide Educative à Domicile (AED), une mesure administrative proposée par l'assistante sociale de l'école de Betty, inquiétée par les difficultés scolaires de celle-ci. En règle générale, l'AED répond à une demande des parents, souvent orientés par l'assistante sociale du secteur, d'une école ou d'un hôpital, lorsque les enfants sont en situation de danger. L'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) reçoit alors un rapport circonstancié des services sociaux, souvent sous forme d'une Information Préoccupante (IP). Si la famille est demandeuse d'aide et que la situation ne relève pas de la compétence d'un juge, l'ASE peut décider d'une mesure d'AED pour une période de six mois renouvelables.



INTERVIEW

Depuis combien de temps vis-tu à l'hôtel ?

Betty : Je suis née en France, puis ma mère m'a envoyé au Sénégal rejoindre ma grand-mère et ma tante pendant 5 ans, pendant qu'elle était en Italie. Je venais la voir tous les ans. Je suis ensuite rentrée en France en 2009.

Avant d'arriver ici, on était dans le 78. C'était horrible. Des personnes pénétraient dans la chambre la nuit, on changeait d'hôtel toutes les semaines. Je restais dans la même école mais je devais me lever de plus en plus tôt, à 5 heures du matin. J'arrivais souvent en retard à cause des

problèmes de transport.

Où vas-tu à l'école aujourd'hui ?

B. : Je suis en 5^{ème} dans le 13^{ème} arrondissement à l'internat avec trois autres enfants de l'hôtel. On a fait ce choix avec l'assistante sociale car c'était impossible de se concentrer dans la chambre d'hôtel. Je ne faisais pas mes devoirs. Maintenant, c'est plus facile de travailler.

Quels sont tes loisirs ?

B. : Je fais de la piscine et de la boxe pour pouvoir me lâcher. Je sors aussi avec une éducatrice de l'association

Olga Spitzer, qui paie l'internat. Elle m'achète quelques livres, comme *La Couleur des sentiments* : ça m'a beaucoup plu et beaucoup énervé aussi. L'histoire se passe à une époque où les Noirs étaient les esclaves des Blancs. Là, elle m'a acheté *Les Oiseaux se cachent pour mourir*.

On va parfois au restaurant et la structure organise des sorties à la mer. L'an dernier, je suis partie trois fois en colonie: on était plus de 100 enfants, mais comme on est répartis en petits groupes, ça ne se voit pas.

Que fais-tu pendant les vacances ?

B. : Je me promène avec ma mère quand elle n'est pas fatiguée, sinon je vois mes copines. On va à la piscine ou au McDo.

A l'hôtel, je connais seulement une fille au 5^{ème} étage. On se retrouve devant la mairie.

Qu'aimerais-tu faire plus tard ?

B. : Devenir hôtesse de l'air ou banquière, parce que j'aime les maths. En venant du Sénégal, j'ai discuté avec une hôtesse de l'air qui m'a expliqué son métier, et ça m'a plu.

Olga Spitzer

Composée de 10 travailleurs sociaux et de psychologues, l'antenne Parmentier de l'association Olga Spitzer est un service de prévention et de protection de l'enfance financé à 100% par l'ASE¹, le Conseil Départemental de Paris ayant fait le choix de confier cette mission à des associations prestataires. Chaque travailleur social suit 21 mesures d'AED², concernant des enfants de familles différentes ou d'une même fratrie. Les familles sont reçues régulièrement toutes les deux à trois semaines, à un rythme plus ou un moins soutenu en fonction de la demande de la famille et de sa disponibilité. Des visites à domicile sont également organisées, des activités collectives dans les locaux de l'antenne Parmentier, et des sorties à l'extérieur. Les psychologues de l'équipe participent aux évaluations et peuvent intervenir ponctuellement, mais ils ne sont pas en mesure de proposer un suivi aux familles, orientées au besoin vers les CMP³, avec toutes les difficultés habituelles d'engorgement du dispositif. Suivi psychologique et soins en orthophonie constituent deux grands problèmes d'orientation pour les équipes, qui se heurtent le plus souvent à des listes d'attente interminables.

« Les familles en situation de précarité n'ont pas le monopole des problèmes, mais ce sont souvent les familles les plus repérées par les services sociaux », explique Mme Mangona, l'assistante sociale

référente de Betty. 64% d'entre elles sont des familles monoparentales, et beaucoup ont des parcours migratoires. Parmi toutes ces familles socialement fragiles, l'association suit un certain nombre de familles prises en charge à l'hôtel, à l'instar de Betty. La plupart sont des femmes seules avec enfants, sans emploi. « Les familles souffrent de la promiscuité, des difficultés à se faire à manger et à s'endormir, mais pour beaucoup, le fait d'être à l'hôtel est un plus. C'est une manière pour elles d'échapper à la très grande précarité ».

« Dans le cas de Betty, l'objectif est d'abord de lui permettre de sortir de sa petite chambre d'hôtel. Depuis qu'elle vit en internat elle se porte beaucoup mieux, elle a pris goût à la lecture, elle fait de la boxe pendant les vacances. Je suis également une autre famille, complète Mme Mangona. Celle-ci souffre d'importants problèmes familiaux, a quitté son mari puis récupéré la garde des enfants. Elle a été prise en charge en hôtel, mais il y a des problèmes, notamment d'hygiène. Nous essayons de mettre en place un accueil séquentiel pour les enfants, en les faisant dormir dans un foyer trois nuits par semaine, pour éviter la rupture avec la famille et le placement. C'est une solution moins coûteuse et moins douloureuse, intéressante à développer ».



La pauvreté comme influence

Chantal Zaouche-Gaudron est professeure de psychologie de l'enfant à l'université Jean Jaurès à Toulouse, chercheuse au sein de l'UMR LISST-Cers*, et directrice du Groupe-ment d'Intérêt Scientifique « Bébé, petite Enfance en Contextes » (BECO).

VIVRE DANS UNE SITUATION DE PRÉCARITÉ implique un processus, avec des évolutions favorables ou défavorable selon les cas. Si elle se détériore, un glissement s'opère vers la pauvreté, puis vers la marginalisation. Aujourd'hui, on considère que 3 millions d'enfants vivent sous le seuil de pauvreté en France.

Mes travaux portent plus particulièrement sur la petite enfance, de la naissance à l'âge de 6 ans. Cette période est charnière dans la construction de l'enfant au niveau du développement de sa taille et de son poids, mais aussi de son développement psychomoteur, socio-affectif, sociocognitif et émotionnel.

Les 3 piliers du développement La précarité n'est pas seulement d'ordre financier ; elle touche différents secteurs. Pour comprendre comment elle peut impacter le développement de l'enfant, il faut prendre en compte le contexte global dans lequel il évolue : sa famille, les partenaires institutionnels avec lesquels il interagit directement (la crèche par exemple), les structures extérieures plus éloignées (la

mairie, les associations ou la PMI), et enfin, tout le système économique et sociojuridique qui régit notre pays.

TROIS PILIERS influent sur le développement de l'enfant : l'éducation, la santé et le logement. Si l'un des piliers est affecté, cela a des conséquences sur les deux autres. Par exemple, si l'enfant vit dans un endroit insécurisant et dangereux, sa santé et son

éducation en pâtissent. A l'inverse, s'il se sent en sécurité à la crèche, ses parents seront moins stressés. C'est une spirale à double sens : elle peut être défavorable au développement de l'enfant au fur et à mesure qu'il grandit, mais elle peut aussi se déplier harmonieusement si des événements de vie le permettent.

SE SENTIR EN INSÉCURITÉ
Un enfant vivant en situation

Du père à la mère, des postures différentes

Selon Chantal Zaouche-Gaudron, notre système exclut les pères des structures accueillant les jeunes enfants. Les noms des institutions en disent long sur l'effort qu'il nous reste à faire dans ce domaine : en 2018, on parle encore d'« école maternelle », ou de « Protection Maternelle et Infantile » (PMI). Où sont donc passés les pères dans cette histoire ?

Elle a dirigé une recherche financée par le Groupe d'Etudes Régionales de Santé et la CNAF, portant sur l'impact de la précarité sur une vingtaine de familles. Lors des entretiens menés,

Il s'est avéré que les perceptions des pères différaient de celles des mères. Pour les pères, il est primordial de subvenir aux besoins primaires de l'enfant. Ils ont également besoin de se sentir soutenu par leur compagne pour remplir leur rôle. Les mères, quant à elles, n'hésitent pas à chercher de l'aide. Elles font des démarches auprès des services sociaux et des associations pour être soutenues, alors que les pères éprouvent une certaine honte, sentiment qui peut d'ailleurs finir par impacter leur propre identité.

de précarité a souvent du mal à construire sa propre sécurité intérieure. En effet, des recherches ont démontré que les parents sont bien souvent stressés par la nécessité de répondre aux besoins primaires de la famille : se nourrir, se loger et être en bonne santé. Par conséquent, ils se montrent moins disponibles pour échanger avec l'enfant, et moins sensibles à ce qu'il peut ressentir. Tout cela peut créer

une relation d'attachement insécurisée, une difficulté à se séparer des parents le temps venu, voire à une certaine désorientation.

De même, le foyer désigne normalement un lieu où l'on se sent en sécurité. Or, comment se sentir bien dans un logement de petite surface, parfois insalubre et sans aucune intimité ? Le manque d'espace vital a des effets délétères sur l'espace psychique de l'en-

fant. La situation s'aggrave lorsque la famille doit changer de lieu d'hébergement contre son gré, d'un hôtel social à un autre. Cela entraîne du stress et un sentiment d'instabilité préjudiciable pour le développement de l'enfant.

BIEN ÉVIDEMMENT, tous ces facteurs délétères ne sont pas irréversibles. Les enfants ont la capacité de rebondir et les situations peuvent évoluer

favorablement. Néanmoins, plus les cas de vulnérabilité se répètent alors que l'enfant est jeune, plus son développement s'en trouvera altéré. D'où l'importance d'accompagner les jeunes enfants quand les situations de vie ne leur sont pas favorables.



TÉMOIGNAGES

**« Je croyais que
j'étais Français
parce que j'allais
à l'école. »**



AYOUB

Ayoub et ses deux frères viennent de Tchétchénie et sont arrivés en France avec leur mère en 2009. Ils vivent à l'hôtel depuis 7 ans.

Te souviens-tu de votre arrivée en France ?

Ayoub : On est arrivés de Grozny en voiture, de nuit. Il a fallu se renseigner pour trouver un hébergement, on n'y connaissait rien ! On a fait plusieurs hôtels à Paris, Aubervilliers, Persan-Beaumont. A l'époque, j'allais encore à l'école mais c'était pas évident d'arriver à l'heure ! Il fallait se lever très tôt, prendre le train, etc. On est finalement arrivés ici il y a trois mois.

Je m'énerve vite, souvent pour des histoires de propreté. Je suis habitué à vivre dans un endroit petit, alors chez moi, il faut que ça brille.

Comment s'est déroulée ta scolarité ?

A. : J'ai d'abord été en primaire dans le 12ème, puis au collège dans le 20ème pendant deux

ans, où j'ai fait deux classes de sixième, puis une moitié de cinquième dans le 18ème. Je me suis fait virer parce que j'étais violent. Après je suis allé dans le 19ème, où là aussi j'ai été viré à la fin de la cinquième pour violence. Les gens me prenaient pour un faible, on me cherchait et moi, je n'aimais pas ça. Je ne voulais plus aller à l'école, il y a trop de monde en même temps.

As-tu été réorienté ?

A. : J'ai fait ma quatrième en SAPPEJ*. Il y avait plein d'activités, on n'apprenait pas comme à l'école : les profs installaient un climat de confiance, et on était 10 ou 15 par classe. J'aimais même les maths là-bas ! J'ai grandi, j'ai arrêté de me battre.

Fais-tu des études aujourd'hui ?

A. : Non. Je faisais un CAP en alternance, mais je n'ai pas pu faire de stage parce que je n'avais pas de papiers. Je croyais que j'étais Français parce que j'allais à l'école,

je ne me suis jamais posé la question des papiers. Depuis ma majorité, j'ai la protection subsidiaire.

Quels sont tes projets, tes loisirs ?

A. : J'ai trouvé un boulot de serveur dans un bar du 19ème arrondissement. Pendant mon temps libre, je sors retrouver des potes pour jouer au foot, et quand je ne sors pas, je joue aux jeux vidéo dans la chambre. C'est très addictif, je sais que ce n'est pas bien, mais je suis en plein dedans.

Avez-vous une source de revenus ?

A. : Ma mère fait des ménages le jour, mais c'est pénible pour elle. Je fais de temps en temps des petits boulots, je range, je nettoie, j'aide à porter...

Qu'est-ce que tu aimerais faire plus tard ?

A. : Quand j'aurai gagné un peu d'argent, j'aimerais reprendre des études. En attendant, je vais travailler comme serveur et me tuer à faire ce boulot pour pouvoir acheter



* SAPPEJ : Service d'Activités PsychoPédagogiques et Educatives de Jour.

un appartement. Je ne veux plus dépendre des gens. Plus tard, ce seront les banques qui me demanderont de l'argent. J'ai envie d'aller vivre dans un village dans le centre de la France, dans un lieu calme, avec ma famille, et que ma mère n'ait plus à travailler. Je me donne dix ans pour faire ça.

Te souviens-tu de la vie en Tchétchénie ?

A. : On vivait constamment sous la menace. J'étais triste de partir mais ici, c'est mieux. La France c'est une chance, il faut juste savoir vivre ici.

As-tu gardé des liens avec ta famille ?

A. : Aucun. Je veux avancer. Ici, j'ai des amis que je connais depuis des années, c'est devenu ma famille. La moitié de ces gars-là sont déscolarisés. On a grandi d'une autre manière, on est capable de faire des choses par nous-mêmes, mais je sais que ceux qui vont à l'école ont plus d'avenir.



MANSOUR

Mansour, 17 ans, est le frère cadet d'Ayoub.

Comment vis-tu le fait d'être à l'hôtel ?

Mansour : Bien, parce qu'il y a des gens qui n'ont pas de toit. Il faut juste être habitué, savoir vivre avec les cafards. Quand j'étais petit je ne voulais pas dire à mes amis où je vivais, mais maintenant ça ne me dérange pas, je n'ai rien à cacher.

As-tu beaucoup d'amis ?

M. : Beaucoup moins que mon frère. J'ai un ami qui vivait dans le même hôtel que nous dans le 18ème. Je l'ai connu quand j'avais 11 ans. Je vais tous les jours chez lui, il a un

appartement maintenant. Je ne m'en suis pas fait d'autres, ça ne m'intéresse pas. J'ai lui et ma copine.

Vas-tu à l'école ?

M. : Je cherche un patron pour une alternance en restauration. J'ai arrêté l'école en 5^{ème}, je restais dehors, je séchais.

« L'école, c'est de l'argent invisible. »

J'ai repris en 3^{ème}. Aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir suivi un cursus général. L'école, c'est de l'argent invisible. J'aurais voulu être policier ou éducateur, mais mon éducateur

m'a dit que c'était impossible.

As-tu toujours vécu avec ta mère et tes frères en France ?

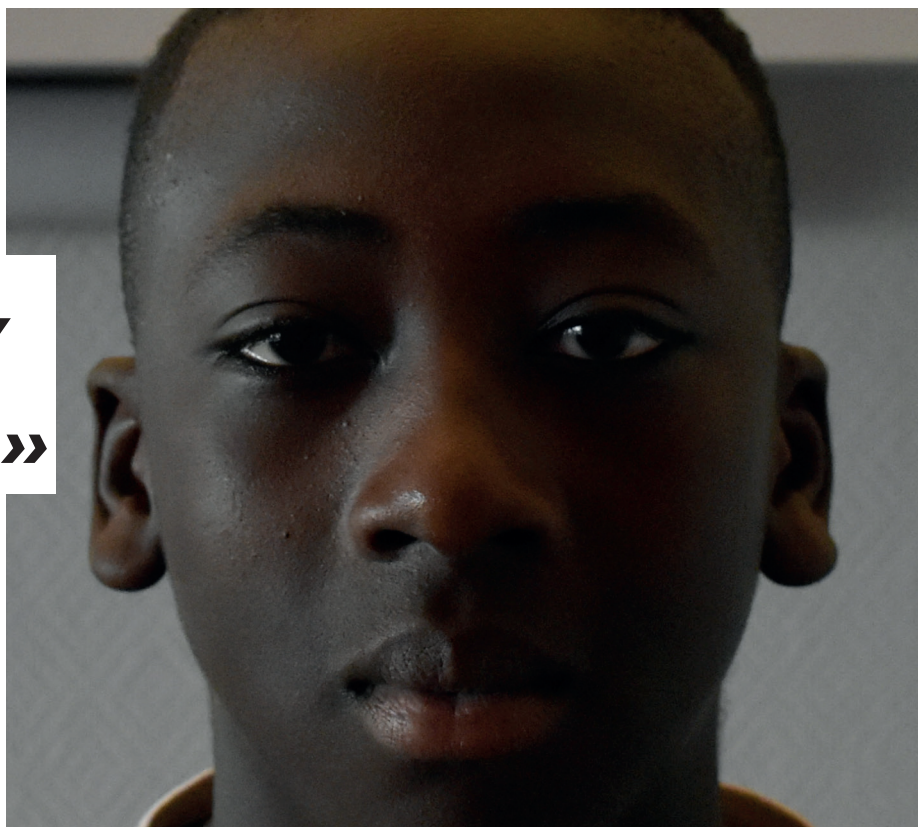
M. : J'ai fait six mois dans un foyer de la PJJ quand j'avais treize ans. J'y suis resté un mois et j'ai fugué pour rentrer chez moi. Je n'aimais pas dormir sans ma famille.

Aimerais-tu avoir une chambre pour toi tout seul ?

M. : Oui et non.

J'ai l'habitude d'être avec ma famille, même si j'aimerais avoir mon intimité. Si je prends un appartement un jour, j'emmènerais ma mère et mon petit frère Adam.

« Le problème, c'est qu'on n'a rien à faire ici. »



Que fais-tu pendant la journée ?

M. : Je joue au foot, je vais voir ma copine et mon ami, et je joue à la Play le soir.

Qu'aimerais-tu faire comme activités ?

M. : De la boxe ! J'avais commencé la boxe éducative, ce sont des entraînements sans combat, mais j'ai commencé à fumer et je n'avais pas assez pour payer le club et acheter des chaussures adaptées. On se partage deux paires de chaussures à trois et l'ensemble des vêtements... Il y a des choses plus importantes que de payer une licence de boxe. Je touche 130€ par mois en faisant des stages dans la restauration, j'en donne la moitié à ma mère.

IBRAHIM

Ibrahim, 13 ans, vit dans un Centre d'Hébergement d'Urgence (CHU) pour familles depuis deux ans avec ses quatre frères et sœurs et sa mère.

Je suis arrivé de Côte d'Ivoire à l'âge de dix ans. Je suis passé par deux centres avant d'arriver ici. Il y avait des cafards dans la chambre, les toilettes communes étaient toujours sales et on était obligés d'acheter tous nos produits.

Au CHU, c'est mieux : on peut faire la cuisine et on nous donne des tickets resto pour faire les courses. Je partage ma chambre avec mon frère mais souvent, je vais dormir dans la chambre d'à côté avec ma mère et mes autres frères et sœurs, parce qu'elle me manque.

Vie secrète

Je n'ai qu'un seul copain au centre mais il est plus âgé et je le vois très rarement. Le problème, c'est qu'on n'a rien à faire ici. Les activités sont devenues très rares. Avant, on faisait du laser game dans une salle à Ivry, ou des ateliers de sculpture. Ce serait bien qu'on puisse au moins avoir un jeu de cartes, mais les jeux s'abîment vite !

J'ai préféré rester dans la même école, un collège du 12^{ème} arrondissement de Paris ; même si je dois prendre le métro et le tram, je ne veux pas quitter mes copains. Eux, ils ne savent pas où je vis...Ca me gêne un peu. Ils m'invitent pour leur anniversaire mais moi, je ne peux pas les inviter en retour. Quand ils m'en parlent, je change de sujet. J'ai peur qu'ils se moquent de moi.

INTERDICTION DE JOUER

Les bords de Seine, un mercredi après-midi. L'Appart City d'Alfortville est situé le long d'une voie à double sens, à 15 minutes en bus de la station de RER. Le hall d'entrée est désert aujourd'hui. A l'étage, les couloirs aussi. Seuls des cris d'enfants s'échappent des chambres fermées.

Derrière l'une des portes, Medelina vit depuis deux ans avec son compagnon et leurs cinq enfants. Aujourd'hui, la plus grande est allée à la bibliothèque pendant que ses frères et sœurs restent dans la chambre. « On n'a pas le droit de sortir jouer. Ni dans le hall d'entrée, ni sur le parking, ni devant l'hôtel », explique Helena, 11 ans. Les enfants se donnent donc rendez-vous dans les chambres pour passer leur temps libre ensemble.

Rêves d'avenir

Dans une chambre du rez-de-chaussée, même son de cloche. « Ici, on n'a le droit de rien ». Raoul-Florin est né en France il y a 14 ans. Il vit à l'hôtel depuis toujours avec son père, maçon, sa mère, femme de ménage et ses deux petites



sœurs. « Comme on s'ennuie dans les chambres, c'est compliqué. Il y a une connexion internet mais elle est payante, et elle marche très mal ».

Quelques numéros plus loin,

Moi, je veux être docteur », confie-t-elle.

Une chambre à soi

Fatima aussi voudrait devenir médecin, « parce que j'aime aider les gens », précise-t-

et l'après-midi je joue au foot avec mon frère et ma mère au parc, ou je regarde la télé, les émissions de voyages surtout. J'aimerais voyager partout ».

Arrivée ici depuis un an,

Ludivine n'a pas changé de collège depuis son déménagement. « Je vais à Marx Dormoy, ce n'est pas loin, relative-t-elle. Je prends le bus pour aller jusqu'à la gare, puis le RER jusqu'à Gare du Nord, et il me reste trois stations de bus. Pour être à l'école à 8h30, je pars à 7h10 ».

Ludivine conclut : « Ce qui me manque le plus ? Avoir un salon, et une chambre à moi ».

« Ici, on a le droit de rien. »

Malik assure : « L'école ? Ça se passe bien ». « Mais tu fais jamais tes devoirs !, lui rétorque Yasmina, sa petite sœur. Il aimerait être gamer. Il passe tout son temps à jouer sur son téléphone ou aux jeux vidéo.

elle. Originnaire du Daghestan, la jeune fille partage son lit avec l'un de ses frères. Elle ne part pas pendant les vacances. « En général, je fais du ménage avec ma mère le matin ; le midi, je fais mes devoirs,



**« J'aimerais
vivre un jour
dans un ap-
partement.**



TÉONA

Téona est déjà sortie de l'enfance. Cette Géorgienne de 23 ans partage une chambre de l'hôtel Noisy Résidence avec son frère de 21 ans. Ses parents logent dans une chambre voisine avec sa sœur de 7 ans et sa cadette de 21 ans, hospitalisée en semaine et de sortie les week-ends.

J'ai déjà vécu dans trop d'hôtels. On est ici depuis plus de 4 ans, mais avant, on changeait tout le temps de lieu. On n'était pas stables.

Aujourd'hui, je suis inscrite

en première année de licence en Littérature slave, à Paris IV Sorbonne. J'aimerais devenir journaliste ou enseignante. Je passe toute la journée à la fac ou à la bibliothèque de la Sorbonne, et ne rentre que le soir.

En quête de liberté

Je n'ai pas le temps de sortir. Je ne fréquente nos voisins, je dis juste « *Bonjour* ». Une fois, on a dû quitter l'hôtel car mon frère, Paata, a été accusé à tort d'avoir pris part à une bagarre. Depuis, on se tient à distance pour éviter les problèmes. Il a eu son bac et hésite entre

l'hôtellerie et la maroquinerie. Il fait beaucoup de sport et passe plus de temps que moi chez nos parents. Il aime regarder la télé ; moi, il me faut du calme pour lire.

Je suis l'aînée de 4 enfants et ce n'est pas facile. J'ai besoin de liberté, de faire des connaissances, de pouvoir inviter des gens. Je ne peux pas expliquer ma situation à tout le monde. Ce n'est pas que j'ai peur du regard des autres, mais les jeunes sont un peu fermés et pas très amicaux...

Je préfère rester discrète sur

ma vie privée.

J'aimerais vivre un jour dans un appartement, mais pour moi, ce n'est pas un problème de rester à l'hôtel en attendant... C'est la vie.

RETROUVEZ L'ATELIER
sur www.samusocial.paris